



HAL
open science

De la référencement, approche stratifiée. Où l'on parle, entre autres, d'un roi, d'un chat et d'une grue

Denis Vernant

► To cite this version:

Denis Vernant. De la référencement, approche stratifiée. Où l'on parle, entre autres, d'un roi, d'un chat et d'une grue. René Daval; Pierre Frath; Emilia Hilgert; Silvia Palma. Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, 4, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.71-88, 2014, Res per nomen, 9782915271805. hal-01864896

HAL Id: hal-01864896

<https://hal.science/hal-01864896>

Submitted on 30 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

De la référenciation, approche stratifiée. Où l'on parle, entre autres, d'un roi, d'un chat et d'une grue

Denis Vernant
Université de Grenoble
Denis.Vernant@upmf-grenoble.fr

Introduction

L'axe majeur des recherches de Georges Kleiber est sans nul doute la référence en tant qu'inscription en langue de notre rapport aux objets du monde. Je propose de m'associer au légitime hommage qui lui est rendu en revenant, en tant que philosophe du langage, sur la question de la référenciation par laquelle nous utilisons des mots pour nous entendre sur les personnes et choses avec lesquels et sur lesquels nous agissons dans un monde partagé.

Le paradigme actionnel

La requête liminaire lorsqu'on aborde les phénomènes langagiers est de préciser dans quel *paradigme* on situe l'analyse. Le paradigme longtemps dominant fut représentationnel et correspondantiste. Hérité de la tradition philosophique aristotélicienne et cartésienne, il fonctionne selon ce que Pascal appelait « la coutume », autrement dit, si l'on n'y prend garde, une « seconde nature ». Le sujet est maître de ses idées, qui sont exprimées par un langage totalement transparent, et la vérité (éventuellement garantie par Dieu !) est assurée par la correspondance des mots aux choses.

Or, l'on sait qu'à l'origine la pratique référentielle instaurait une relation forte, de type magique, entre le mot et la chose, au sens où posséder le nom véritable – le nom *propre* –, c'était posséder la chose : *nomen omen*. La nomination avait un pouvoir actionnel, l'icône une effectivité réelle¹.

¹ Que l'on pense, par exemple, à la fonction praxéologique des fresques « ornant » les chambres mortuaires des pharaons.

La longue parenthèse représentationnelle eut tendance à nous faire oublier cette question majeure des relations entre discours et action. Sans revenir à une relation de type magique, les recherches contemporaines, tant en logique qu'en philosophie du langage, ont ouvert un *paradigme actionnel* dans lequel nous inscrivons notre analyse du langage. Il s'agit de nous attacher moins à la langue qu'au *discours* comme actualisation dialogique de la langue, et ainsi de développer une étude pragmatique, elle-même subordonnée à une analyse proprement praxéologique (*cf.* Vernant, 2005 : 25-53), pour notamment proposer une conception actionnelle et non-correspondantiste de la vérité (*cf.* Vernant, 2009).

Dès lors, il ne s'agira pas de traiter de la référence, mais de définir le *processus de référenciation* dans sa dimension à la fois discursive et actionnelle.

L'approche stratifiée

Pour clarifier ce processus éminemment complexe, je propose une *approche stratifiée* qui articulera quatre niveaux : logique, pragmatique, dialogique et praxéologique². Sans pouvoir m'arrêter sur les détails, je m'attacherai à dégager les traits saillants d'un processus par lequel nous tissons les relations complexes entre mots et choses, discours et action. La référenciation apparaîtra alors comme un *acte* dont il faudra dégager les modalités de fonctionnement discursif ainsi que le sens et la finalité actionnels.

Le niveau logique

L'*épistémè* contemporaine assigne au langage un rôle crucial qui en fait à la fois un objet de science (linguistique), un outil de savoir

² Cette présentation, délibérément pédagogique, résumera les grandes étapes de la recherche contemporaine sur le langage (*cf.* Vernant, 2011). De ce point de vue, nous rejoignons ce que Georges Kleiber, dans son domaine propre, appelle « linguistique cumulative » (*cf.* Kleiber, 1994 : 9). Bien entendu, une approche intégrative et purement théorique est possible.

(logique), un mode d'expression et de manifestation (les pratiques symboliques humaines)³.

Gottlob Frege et Bertrand Russell fondent la logique moderne à l'aube du siècle dernier. Rompant avec la tradition aristotélicienne, ils font de la logique nouvelle un système symbolique, totalement formalisé, capable d'intégrer tous les acquis antérieurs et pourvu d'une arme inédite et redoutable : la logique des relations (cf. Vernant, 2001).

« Langue formulaire » (Peano), « idéographie » (Frege), « écriture symbolique » (Russell), la logique moderne se veut une *langue parfaite* ayant pour objet la réalisation et le contrôle des inférences déductives. Cette langue, *quatenus lingua*, possède ses propres syntaxe et sémantique. Toutes deux semblent de prime abord ne relever que du logicien, mais en fait elles peuvent fournir de précieux *instruments d'analyse et de formalisation* à tous ceux qui s'intéressent au sens syntaxique⁴, à la signification et à la vérité. Ainsi, esquissant une sémantique formelle, Frege et Russell ont construit des concepts qui vinrent enrichir l'outillage du linguiste. Rappelons brièvement ceux qui dessinèrent les linéaments d'une analyse formelle de la référence.

L'analyse du signe par Frege

Dans son article inaugural « Sinn und Bedeutung » de 1892, Frege, à la faveur de l'analyse de la relation d'identité, propose une définition sémantique du signe qui peut se résumer au schéma suivant :

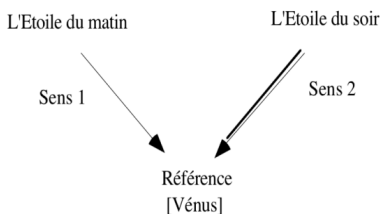
signe = (sens) référence \longrightarrow : [objet]

Le signe, simple ou complexe, possède un *sens (Sinn)* qui, en usage ordinaire (*oratio recta*), ne se donne pas pour lui-même, mais vaut comme « mode de donation de la référence (« *der Art des Gegebenseins des Bezeichnen* ») (cf. Frege, 1980 : 8). Ainsi, le signe complexe « L'étoile

³ Pour des précisions sur cette rupture épistémique, cf. Vernant (2011 : 7-20).

⁴ L'on sait que la syntaxe générative de Chomsky exploite les ressources formelles de la récursivité de la syntaxe logique, cf. Chomsky (1969).

du Matin » a pour sens de permettre la référence à l'objet Vénus. Ce sens diffère de celui du signe « L'étoile du Soir ». C'est cette différence de sens visant une même référence qui rend compte de la valeur informative d'identités du type « L'étoile du matin est l'étoile du soir » :



À cela s'ajoute le fait que l'usage d'un signe comme sujet d'une assertion (*eine Behauptung*)⁵ n'engage pas sur l'existence de l'objet de la référence visée, mais seulement sur sa *présupposition*, neutre vis-à-vis du test de la négation. Ainsi, les propositions :

Kepler mourut dans la misère

et :

Kepler ne mourut pas dans la misère

présupposent toutes deux l'existence de l'objet de référence Kepler. Ces deux assertions ne sont susceptibles d'acquérir une valeur de vérité que si la présupposition est remplie⁶.

Cette définition frégréenne du signe – qui s'étend à celle de la proposition –, inaugurant la sémantique formelle, ouvrait la question contemporaine de la référence. Russell allait la parfaire techniquement.

⁵ Ce concept frégréen, introduit en 1918 dans les *Logische Untersuchungen*, fut à l'origine de la théorie pragmatique des actes de discours d'Austin (cf. Frege, 1993).

⁶ Cf. Frege (1980 : 54-55). On ne confondra pas cette présupposition avec une supposition conditionnelle. Pour une définition de l'opérateur *pragmatique* de présupposition, cf. Vernant (1986, chap. 6, § b & d).

La définition des descriptions par Russell

Dans son article célèbre de 1905, « On Denoting », Russell allait reprendre la question du signe en recourant à la novation technique introduite par Frege : la théorie de la quantification. Il en résulta sa théorie des descriptions dont nous rappellerons qu'elle permet un traitement formel des noms, opère une réduction sémantique et résout l'antique question – source de la Querelle des universaux – des engagements ontologiques⁷.

Meaning / denoting

Russell commence par distinguer noms propres et descriptions. Les *noms propres logiques* ont un *meaning* qui se réduit à la *référence directe* à un objet existant. Ils fonctionnent donc comme des déictiques, tel « Ceci » dans *Ceci est rond*, désignant la figure suivante :



Par contre, les expressions dénotantes, composées d'un *mot logique* suivi d'au moins un qualificatif, ont un *denoting* qui désigne descriptivement un ou plusieurs objets dont on ne fait que supposer l'existence. La *référence est alors indirecte* et impose une opération de sélection d'un ou de plusieurs objets.

Théorie des descriptions

Parmi les expressions dénotantes, Russell distingue descriptions définies et indéfinies. Une *description définie*, composée de l'article défini, d'un nom et d'un qualificatif, permet de dénoter un objet dont on *suppose* à la fois l'existence et l'unicité et que l'on discrimine par une qualification contextuelle. Une telle description permet de référer discursivement à un individu singulier (*individual*). Le recours à la quantification autorise une définition formelle précise du fonctionnement référentiel de cette description définie. Ainsi :

L'actuel roi de France est chauve

⁷ Pour le détail de l'analyse russellienne depuis 1993, cf. Vernant (2003 : 113-145).

s'analyse logiquement en :

$$C \{ (1x)Rfx \} =_{\text{Df}} \text{Ex} \{ Rfx \circ (y)[Rfy \rightarrow (x = y)] \circ C(x) \}$$

Le *definiendum* comprend l'opérateur de singularité $(1x)$ ⁸ signifiant « Le x ». Le *definiens* pose une condition d'existence $\text{Ex}(Rfx)$ qu'il restreint avec une condition d'unicité $(y)[Rfy \rightarrow (x = y)]$ et à laquelle il ajoute une qualification descriptive contextuelle : $C(x)$. Cela se paraphrase en « Il existe un seul individu x qui est actuellement roi de France et chauve ».

Par contre, les *descriptions indéfinies* permettent d'atteindre non la singularité, mais la quantité au moyen des quantificateurs universel et existentiel. Ainsi :

Tous les rois de France sont thaumaturges

se traduit par : $(x) [Rf(x) \rightarrow T(x)]$, et :

Un roi de France est chauve

se traduit par : $\text{Ex} [Rf(x) \circ C(x)]$.

L'intérêt de cette théorie des descriptions, outre sa puissance technique, est de faire place à côté du *meaning* déictique des authentiques noms propres⁹ à un procès discursif de dénotation qui n'a plus à assumer la réalité des objets décrits.

Dès lors, on peut parler du « cercle carré » sans avoir à postuler son existence (ni même sa subsistance dans un monde intelligible). Toute assertion sur le cercle carré sera fautive car on ne peut trouver dans le monde réel un objet existant et unique qui soit à la fois circulaire et carré. La réduction sémantique, qui disqualifie les descriptions définies dans leur prétention nominale, opère *ipso facto* une réduction ontologique.

Se référer ne consiste plus seulement à nommer des objets existants, sous une forme ou une autre, mais aussi à *construire discursivement* des objets. On peut alors parler des *facta*, *impossibilia*, *abstracta* en toute quiétude. L'adage traditionnel fort pernicieux *unum nomen, unum nominatum* ne vaut plus. Le procès de référénciation

⁸ Par commodité typographique, nous recourons ici à « 1 », mais il faut y voir un iota inversé (hérité de Peano).

⁹ Pour Russell, les noms propres *grammaticaux* sont des descriptions définies *déguisées*.

descriptive autorise ainsi une efflorescence d'objets référés de statuts ontologiques fort divers, tels « La table », « L'étoile », « La récursivité », « Le nombre 666 », « La montagne d'or », « Le Diable », etc.

La distinction frégéenne entre *Sinn* et *Bedeutung* comme sa théorie de la présupposition de référence ainsi que la théorie russellienne des descriptions ont constitué des acquis logiques définitifs dont ont tenu compte linguistes et philosophes du langage.

En linguistique, le fait majeur selon lequel Frege affirmait le *primat de la référence* en définissant le sens comme son mode de donation fut déterminant. L'on sait que Ferdinand de Saussure fonda la linguistique comme science de la langue, conçue comme système des signes, à partir d'un triple refus : de la méthode philologique, de la parole et de la référence. Unité psychique, le signe associe signifiant et signifié sans qu'il soit question de la référence à la chose¹⁰. L'on sait aussi qu'à la suite de la lecture des *logiciens*, Émile Benveniste proposa d'amender la définition du signe en réintroduisant la référence. La relation du signifiant au signifié s'avère nécessaire et celle du signe à sa référence arbitraire¹¹. Dès lors, il devenait urgent d'exploiter dans le champ de la langue les possibilités ouvertes par l'analyse logique¹².

En philosophie, les réflexions sur le langage du logicien Willard van Orman Quine le conduisirent à souligner la *relativité de la référence*. Appréhendant la sémantique de façon holiste, il considéra que l'établissement des racines de la référence (*roots of reference*) ne pouvait

¹⁰ Pour notre lecture du geste inaugural saussurien, cf. Vernant (2011, chap. 1, 1).

¹¹ Cf. Benveniste (1966, tome 1, chap. 4), « Nature du signe linguistique », p. 52-54.

¹² Ne citons ici que Georges Kleiber (1981), qui critique de son point de vue les apports des logiciens. À noter que les logiques contemporaines autorisent une formalisation souple des analyses informelles du discours ordinaire. Pour exemple, cf. le recours à la formalisation dans Vernant (2009).

s'opérer qu'à partir du choix d'une ontologie d'arrière-plan (cf. Quine, 1977).

Quant à Nelson Goodman, logicien, philosophe et animateur d'une galerie d'art, il recourut au pouvoir analytique de la nouvelle logique pour, dans le champ artistique, récuser l'approche représentationnelle et distinguer différentes voies de la référence (*roads of reference*) des symboles : la dénotation, l'exemplification et l'expression¹³.

Niveau pragmatique

La problématique de la référence s'imposa alors en ce qui concerne tant la langue naturelle que les langages symboliques artistiques. Une telle approche sémantique s'avéra nécessaire par sa richesse et sa fécondité, mais elle ne saurait être considérée comme suffisante. Reste en effet à passer des modes de référence en langue aux *modalités discursives de la référenciation*, ou de la sémantique à la pragmatique.

L'acte de référenciation

Le saut fut inauguré par Peter Strawson qui, en 1950, dans « On Referring », réinterpréta les analyses russelliennes des descriptions définies en termes d'*usage référentiel unique*. Cet usage était autorisé non plus par des propositions, mais des énonciations (*utterances*) proférées en un contexte donné. La référence devenait alors l'acte d'un locuteur imposant une analyse pragmatique.

Mais c'est finalement John Austin qui, adoptant une conception explicitement actionnelle de l'usage du discours vernaculaire, fit de la référence un acte authentique. Selon lui, toute énonciation par un locuteur est l'expression d'un acte de discours (*speech act*) complexe qui s'analyse en trois dimensions : locutoire (sa signification sémantique), illocutoire (sa force pragmatique) et perlocutoire (ses effets praxéologiques sur l'auditeur). Reprenant explicitement Frege, il fit de la référence, à côté de la prédication, l'acte définissant le

¹³ Cf. Goodman (1968). Sur ce point, voir Huys et Vernant (2014, chap. 6).

contenu locutoire d'une énonciation donnée (cf. Austin, 1991 : 110).
Ainsi, l'énonciation :

Le chat est sur le paillason

a force illocutoire d'assertion et vise perlocutoirement à informer l'auditeur d'un contenu locutoire qui est composé de *l'acte de référence* à un animal et de l'acte d'attribution du prédicat « être sur le paillason », un tel contenu composant une référence au *fait* selon lequel le chat est sur le paillason. La question devient alors celle de savoir comment s'opère le processus de référenciation aux objets et aux faits du monde. Pour Austin, la réponse exige de s'éloigner de la conception représentationnelle qui présuppose l'existence indépendante des faits d'un monde qui nous serait donné de façon indépendante :

Quand un détective dit « Voyons les faits », il ne se met pas à quatre pattes sur le tapis, mais commence par énoncer une série d'énonciations ; on parle même d'« établir les faits » (Austin, 1994 : 98)

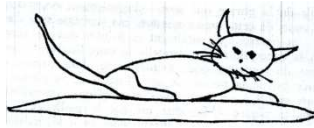
La référence aux choses et aux faits du monde requiert une *construction discursive complexe* qui articule une *convention descriptive* mettant en relation les mots avec des *types* de faits et une *convention démonstrative* instaurant l'*occurrence* d'une relation particulière avec une situation historique déterminée. Dès lors, la relation des mots aux choses relève non d'une correspondance iconique, mais d'une construction discursive « *absolument et purement conventionnelle* »¹⁴.

La situation d'énonciation

À cela, John Searle ajoute que dans l'exemple précédant d'Austin la référence au chat et au fait selon lequel il est sur le paillason ne va pas de soi et engage des *connaissances d'arrière-plan*¹⁵ partagées par les interlocuteurs et fournies non plus par l'énonciation elle-même, mais par la *situation* dans laquelle s'insère son énonciation :

¹⁴ *Ibidem*, p. 101.

¹⁵ Le concept d'arrière-plan est d'origine wittgensteinienne : « Nous jugeons une action d'après son arrière-plan dans la vie humaine [...] L'arrière-plan est le train de la vie » (Wittgenstein, 1994, § 624-625).



Supposons maintenant que le chat et le paillason [...] flottent tous les deux dans l'espace intersidéral, voire dans une autre galaxie que la Voie lactée. Dans cette nouvelle situation, la scène serait aussi bien représentée si on regardait le dessin de biais ou à l'envers, puisqu'il n'existe pas de champ de gravitation relativement auquel l'un soit au dessus de l'autre. Le chat est-il encore sur le paillason ? Et le champ de gravitation terrestre faisait-il partie des choses représentées sur notre dessin [...] ? La notion de sens littéral de la phrase « Le chat est sur le paillason » n'a une application claire que si l'on fait quelques assumptions supplémentaires, dans le cas où chats et paillasons flottent librement dans l'espace intersidéral. (Searle, 1982 : 172)

Actes véridictionnels et registres de véridicité

La référenciation aux objets et la constitution discursive des faits du monde conduisent à s'interroger sur la *vérité du fait* décrit. Cette question, qui intéresse au premier chef le logicien et le philosophe, ne peut plus être traitée en termes correspondantistes. C'est pourquoi nous avons proposé d'abord de définir pragmatiquement les *actes véridictionnels* comme les actes engageant le rapport du locuteur à la vérité de son dit : assertion, dénégation, considération¹⁶ et estimation¹⁷. Puis, nous avons proposé d'appréhender l'établissement de la véridicité des énonciations comme une procédure actionnelle dont les règles sont fixées selon des *registres de*

¹⁶ Ce que j'appelle avec Russell « considération » correspond à l'*Annahme* de Meinong et de Frege. Elle consiste à *ne pas* s'engager sur la vérité du dit. Pour sa définition chez Samuel Alexander, cf. la contribution de René Daval dans ce volume.

¹⁷ À l'inverse de la considération, l'estimation consiste à s'engager véridictionnellement.

véridicité particuliers : la question de la vérité scientifique n'est pas celle de la correction en art, ni celle de l'idéologie en politique, etc.¹⁸.

Niveau dialogique

Ayant ainsi traité des actes permettant de référer aux objets, de construire discursivement les faits et d'établir la véridicité des énonciations, on pourrait croire que nous sommes parvenus au terme de notre parcours. Que nenni ! Car si nous avons dépassé la description sémantique pour atteindre l'acte pragmatique, nous n'avons toujours pas abordé *l'usage actionnel effectif* de la langue. Il convient de ne pas oublier que Benveniste, considérant le *discours* comme l'actualisation de la langue, le définissait pertinemment comme un processus foncièrement *dialogique*¹⁹. La théorie standard des actes de discours reste monologique en ce qu'elle attribue l'acte au seul locuteur et n'assigne à *l'auditeur* qu'un rôle purement passif. Il convient dès lors de reprendre la question de l'activité de référénciation dans sa dimension dialogique effective.

La communicabilité

Dès 1979, dans ses *Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue*, Francis Jacques utilisa les ressources de la philosophie analytique pour conceptualiser les intuitions inaugurales de Benveniste. Assumant le *primat de la relation communicationnelle*, il proposa une analyse de la dimension dialogique de la référence. Intervenant comme un moment nécessaire de tout dialogue, la mise en rapport des interlocuteurs aux objets et aux faits de leur monde co-construit résultait d'un processus complexe de construction de la *co-référence* :

Le moment référentiel d'un dialogue est tout entier orienté vers la réponse qui doit faire accéder un individu, un lieu, un moment, à l'expression linguistique : une chose qui ne sera plus seulement celle du locuteur ou de l'allocutaire, mais une chose qui leur sera commune. Telle est l'opération propre du dialogue qu'une chose est élevée à la qualité de référent cependant qu'elle est identifiée comme celle dont nous parlons ensemble, à titre de co-référent (Jacques, 1979 : 157-158).

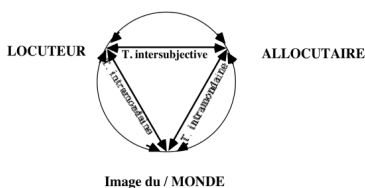
¹⁸ Sur tout cela, cf. Vernant, 2009.

¹⁹ Cf. Benveniste (1966, chap. 21 : « De la subjectivité dans le langage »).

Du dialogue

Ainsi, c'est dans et par le dialogue que la référence acquiert sa dimension actionnelle et son effectivité. Reste alors à définir le dialogue et à y situer le moment référentiel.

Nous le définissons comme un processus ouvert et créatif, foncièrement *hétéronome* en ce que l'interaction langagière dépend d'une finalité transactionnelle, à la fois intersubjective et intramondaine²⁰.



Dans sa dimension pragmatique, le dialogue se présente d'abord comme une interaction langagière (représentée ci-dessus par les arcs) qui instaure une relation communicationnelle entre locuteur et allocutaire leur permettant, en négociant des *interactes*²¹, de construire une image du monde sanctionnant leur accord sur les objets et le micro-monde qu'ils vont partager. On est là dans la dimension représentationnelle d'un échange complexe de signes et signaux divers²².

Niveau praxéologique

Dans la mesure où nous considérons que le dialogue est un phénomène fondamentalement *hétéronome*, il importe de dépasser la

²⁰ Pour le détail de l'analyse, cf. Vernant (1997).

²¹ Sur la définition des interactes et de leurs fonctions dialogiques, cf. Vernant (1997, chap. VIII).

²² Ce que nous appelons interactions *langagières* intègre, outre la langue, les signaux paralinguistiques, regards, gestes, postures, intonations, etc., qui jouent un rôle crucial dans les transactions intersubjectives.

clôture communicationnelle qui trop souvent conduit les philosophes du langage soit à négliger, soit à discréditer les contraintes proprement transactionnelles²³. D'où la nécessité de compléter l'analyse afin de cerner transactionnellement le *sens et la finalité praxéologiques* de tout dialogue.

Jeu de langage et forme de vie

Dans le vocabulaire du « second » Wittgenstein, cela revient à *enter* le dialogue sur son support actionnel :

Le mot « Jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie (Wittgenstein, 1989, § 23).

Le sens et la référence aux objets du monde dépendent de l'utilisation (*Gebrauch*) de formes langagières qui s'articulent sur des *pratiques* sociales communes :

L'enfant n'apprend pas qu'il y a des livres, qu'il y a des sièges, etc., mais il apprend à aller chercher des livres, à s'asseoir sur un siège, etc. (Wittgenstein, 1965, § 476).

L'ancrage transactionnel

Il convient donc de compléter l'analyse pragmatique de l'interaction langagière par un examen praxéologique²⁴ de sa dimension transactionnelle (que, dans le dessin ci-dessus, figure le triangle central). Ainsi, toute interaction a une finalité transactionnelle qui vise à la fois une *transaction intersubjective*, au cours de laquelle les interlocuteurs se reconnaissent mutuellement dans leurs aspects psychologique (profil), sociologique (faces) et institutionnelle (places), et une *transaction intramondaine* au cours de laquelle les *interactants* partagent la même situation, identifient ensemble un problème (au sens d'*Aufgabe*) et lui apportent une solution en construisant un micro-monde commun. Par exemple, dans une consultation médicale, la transaction intersubjective

²³ Ainsi de Habermas qui sépare agir communicationnel et agir stratégique et discrédite ce dernier (*cf.* Vernant, 2010).

²⁴ Rappelons que la praxéologie, ou théorie générale de l'action, a été inventée par le français Alfred Espinas en 1897.

consiste à se co-constituer comme médecin et patient avec leurs caractéristiques propres et de s'accorder sur la finalité médicale du dialogue qui passe par le diagnostic et la proposition de traitement²⁵.

On comprend alors aisément en quoi le dialogue effectif, dans ses deux dimensions interactionnelle et transactionnelle, s'avère *in fine* tributaire d'un arrière-plan actionnel inscrit dans une *forme de vie* qui assure l'accord, plus ou moins institutionnalisé, sur le sens et la finalité actionnels de l'échange langagier.



L'*image du monde* co-construite relève alors d'une dimension proprement actionnelle et non plus seulement représentationnelle :

Le terme, ce n'est pas que certaines propositions nous apparaissent à l'évidence comme vraies immédiatement, donc ce n'est pas, de notre part, une sorte de voir ; le terme, c'est notre action qui se trouve à la base du jeu de langage (Wittgenstein, 1965, § 204).

Dans un tel cadre praxéologique, il importe d'assurer l'*ancrage actionnel* des fonctions signifiante et référentielle du discours²⁶. Pour

²⁵ Pour un examen plus précis du dialogue médecin-malade, cf. Vernant (1999 : 101-131).

²⁶ L'idée de recourir *ab initio* à la finalité actionnelle s'avère cruciale dans le traitement du dialogue Homme-Machine qui constitue un « dialogue orienté par la tâche », cf. Caelen et Xuereb (2007).

prendre un exemple de polysémie, la co-référence à l'objet et la co-construction du fait impliqué dans la phrase :

C'est une grue

ne peuvent être établies que si on considère cette phrase comme une *énonciation* adressée par un locuteur donné à un allocataire donné en une situation partagée donnée.

Dans un contexte situationnel – qui peut, *ou non*, être marqué linguistiquement par le co-texte – il pourra s'agir d'un échassier. Dans un autre, d'un instrument de levage utilisé soit sur un chantier²⁷, soit sur un plateau de cinéma. Ici prime la dimension intramondaine de la transaction en jeu, l'arrière-plan mobilisé. Par contre, s'il s'agit de qualifier une dame de petite vertu, interviendra, outre la situation intramondaine, la caractérisation intersubjective des interlocuteurs et le fait qu'ils sont d'un âge autorisant l'usage d'un terme désormais suranné, désuet.

Si, dans une culture donnée, la *langue* contribue à constituer la *Weltanschauung* qui la structure²⁸, la *situation* à laquelle sont confrontés les interlocuteurs conditionne leurs choix *discursifs*. Ainsi, le discours, comme actualisation de la langue, résulte des exigences et des finalités imposées par les objectifs et les données transactionnelles :

« Im Anfang war die Tat »²⁹.

Conclusion : des choix philosophiques

Nous avons proposé de traiter la question de la référence de façon stratifiée pour rendre compte de la complexité du processus de référenciation en jeu dans un dialogue effectif entre interlocuteurs. Une telle problématisation repose sur des choix philosophiques précis.

²⁷ À quoi on pourrait ajouter son utilisation récente par des pères divorcés pour se faire entendre !

²⁸ À noter que Cassirer (1972 : 256) ancre la *Weltanschauung* dans des contraintes actionnelles : « C'est de l'activité commune dirigée vers un but commun, c'est du travail archaïque de nos aïeux qu'ont jailli le langage et la vie de la raison ».

²⁹ Goethe, *Faust*, Partie 1, scène 3.

D'abord sur une approche résolument interactionnelle et donc intersubjective. Dans son champ sémantique propre, Georges Kleiber insiste toujours sur la dimension – certes non dialogique – mais *intersubjective* de la stabilisation du sens comme de la référence :

C'est l'intersubjectivité du sens qui en fait en quelque sorte un élément objectif [...] L'opposition n'est pas entre l'objectif et le subjectif, mais entre le subjectif et l'intersubjectif (Kleiber, 2001, § 2.5.5).

Ensuite, nous épousons une perspective résolument *constructiviste* selon laquelle objets et faits ne préexistent pas dans un monde objectif toujours déjà pré-donné, mais résultent d'un procès à la fois discursif et actionnel de co-constitution d'un micro-monde. Georges Kleiber revendique de même une salutaire conception constructiviste qui, par les traits fonctionnels des objets, rejoint la *dimension actionnelle* :

On notera qu'il y a malgré tout un rapport entre les « bons » traits de forme et de substance et les traits fonctionnels : les *derniers déterminent les premiers*. Un siège étant un meuble pour s'asseoir ne pourra pas avoir n'importe quelle forme et si le tabouret n'a effectivement le plus souvent pas de dossier, c'est pour des raisons fonctionnelles (Kleiber, 2001, § 2.5.2, je souligne).

Enfin, conséquemment, nous prônons une conception que nous nommons *pluréaliste* (cf. Vernant, 2014), qui, récusant le réalisme naïf, reconnaît une pluralité de modes de construction des micro-mondes impliqués dans les dialogues : le monde de la science³⁰ n'est pas celui de la vie quotidienne (*Lebenswelt*), celui de l'art, de la religion, etc., chacun de ces mondes étant cependant parfaitement réel et non idéal. Georges Kleiber ne propose pas une conception différente de la réalité :

Que le monde réel ne soit qu'une conceptualisation n'est pas trop grave, parce que tout élément de la réalité se trouvant soumis à une telle conceptualisation, c'est-à-dire aucun réel de vraiment réel n'étant accessible en tant que tel, on peut admettre sans trop de prurit

³⁰ Suivant Bachelard, il conviendrait de régionaliser les mondes scientifiques.

philosophique que ce monde perçu conceptualisé est ce que nous croyons être la réalité (Kleiber, 2003, § 1.2).

Sur ces bases claires, un dialogue entre linguiste et philosophe me paraît non seulement possible, mais souhaitable pour rendre compte de la complexité du processus effectif d'établissement du sens et de la référence.

Références bibliographiques

- Austin, J., 1991, *Quand dire, c'est faire*, trad. fr. Lane, G., Paris : Seuil, Points.
- Austin, J., 1994, « La vérité », *Écrits philosophiques*, Paris : Seuil.
- Benveniste, É., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris : Gallimard.
- Caelen, J., Xuereb, A., 2007, *Interaction et pragmatique*, Paris : Hermès, « Science informatique et SHS ».
- Cassirer, E., 1972, *Philosophie des formes symboliques*, 1. *Le langage*, Paris : Éditions de Minuit.
- Chomsky, N., 1969, *Structures syntaxiques*, trad. fr. M. Braudeau, Paris : Seuil, Points, n° 98.
- Frege, G., 1980, „Sinn und Bedeutung“, Patzig, G., *Function, Begriff, Bedeutung*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- Frege, G., 1993, *Logische Untersuchungen*, G. Patzig, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Goodman N., 1968, *Languages of Art, An Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis: Bobbs-Merrill.
- Huys V., Vernant D., 2014, *Histoire de l'art, théories, méthodes et outils*, Paris : Armand Colin.
- Jacques F., 1979, *Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck.
- Kleiber, G., 1994, *Nominales, essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin.
- Kleiber, G., 2001, « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », in Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F, Sock, R. (éd.), *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles : Mardaga.
- Kleiber, G., 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, tome XXV, n°1, 97-106.
- Quine, W. v. O., 1977 [1969], *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. fr. Largeault, J., Paris : Aubier-Montaigne.

- Russell, B., 1956, "On Denoting", *Logic and Knowledge*, London: Allen & Unwin.
- Searle, J., 1982, *Sens et expression*, trad. fr. par Proust, J., Paris : Éditions de Minuit.
- Strawson, P., 1950, "On Referring", *Mind*, vol. 59.
- Vernant, D., 1986, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles : Mardaga.
- Vernant, D., 1997, *Du Discours à l'action. Études pragmatiques*, Paris : P.U.F.
- Vernant, D., 1999, « Analyses sémantique, pragmatique et praxéologique des phénomènes communicationnels », in Moulin, B., Chaib-draa, B. (éd.), *Analyse et simulation des conversations. De la théorie des actes de discours aux systèmes multi-agents*, Lyon : L'Interdisciplinaire.
- Vernant, D., 2001, *Introduction à la logique standard*, Paris : Flammarion.
- Vernant, D., 2003, *Bertrand Russell*, Paris : Flammarion.
- Vernant, D., 2005, « Le paradigme actionnel en philosophie du langage », *Entre connaissance et organisation : l'activité collective*, in Teulier, R., Lorino, P. (éd.), Paris : Éditions de la Découverte, Coll. Recherche.
- Vernant, D., 2009, *Discours & Vérité, approches pragmatique, dialogique & praxéologique de la véridicité*, Paris : Vrin.
- Vernant, D., 2010, « Dialogue & praxis, le cas Habermas », in Geay, B., Ambroise, B. (éd.), *Langage & politique*, Paris : P.U.F., CURAPP.
- Vernant, D., 2011, *Introduction à la philosophie du langage*, Paris : Armand Colin.
- Vernant, D., 2014, « Du réalisme naïf au pluréalisme », *Le Réalisme en perspective*, Tunis : Publications de l'Université de Tunis.
- Wittgenstein, L., 1965, *De la Certitude*, trad. fr. Fauve, J., Paris : Gallimard, coll. Tel, n° 121.
- Wittgenstein, L., 1989, *Investigations philosophiques*, trad. fr. Klossowski, P., Paris : Gallimard, coll. Tel, n° 109.
- Wittgenstein, L., 1994, *Remarques sur la philosophie et la psychologie*, trad. fr. Granel, G., Mauvezin : TER.